

L'amour n'existe qu'éclairé

Dominique Pascaud

Elle lui avait dit, après un léger silence, comme un compromis, une confession autant qu'une dérobade, une peinture sans signature qui n'engageait que le regardeur, comme si elle avait trouvé dans le répertoire infini de son langage l'association parfaite pour désigner ce qu'il représentait pour lui : "*tu es mon jardin secret.*"

Il fut charmé puis troublé.

Cet espace circonscrit mais flou, ce jardin aux arcanes d'adultère revêtait-il les parures d'une exquise luxure, d'une épaule amie ou d'une parade qui, tel un Éden fantasmé, la sauvait de quelconques justifications ? On ne discute pas d'un lieu inouï, invisible.

Sa réponse, fulgurante, emprunte d'une désarmante naïveté, prit des allures de déclaration : "*toi, tu es mon paysage.*" Un territoire sans nom, parcouru de terres sauvages à cultiver, de rivages abstraits, possédant davantage d'avenir qu'un jardin, aussi discret fût-il, enclin à réitérer des scénarios analogues aux précédents, guidés par la prudence.

*

Ils s'étaient revus après des années d'éloignement.

Adolescents, leur relation était distante. La ville était petite. Tous deux étaient partis vers d'autres chemins. Il avait gagné la capitale et y vivait encore, vingt ans après, tentant par ses histoires, de séduire un producteur de théâtre ou de cinéma. Elle, après de nombreux voyages, était revenue. Le cocon provincial à l'adresse d'une maison héritée fut une raison de son attachement à cet endroit charmant pour les touristes, banal pour les natifs.

Lui, aimait regagner ces terres nourries de proverbes, de longs apéritifs et d'une propension à l'immobilisme.

C'est elle qui était venue l'aborder sous les platanes.

Son visage rayonnant n'émit qu'un faible signal dans sa tête. Des souvenirs communs, des noms, rassemblèrent les pièces d'un lointain puzzle. L'homme avait en tête une jeune fille virevoltante, insaisissable. Elle avait des souvenirs de littérature et de mutisme du jeune garçon de l'époque.

En cette fin d'après-midi d'août, le feuillage dense rafraîchissait les joues et drainait de petites particules s'accrochant aux cheveux. Du vin. Une conversation. Des repères balisés. Ils s'apprivoisèrent. Elle était en couple. Lui, seul.

L'homme et la femme, de plus en plus complices, se revirent plusieurs fois.

"Aucune équivoque ?" lui avait-il demandé un soir. "Aucune". Et il retournait, un verre à la main, jouer l'une de ces parties de pétanque que l'on ne peut finir dans l'assombrissement d'un été fatigué.

Cette réponse contenta l'homme.

Il avait souffert d'histoires sans lendemain, n'ayant eu de cesse de conquérir d'illusoires îlots. Sa sérénité attendait qu'une barque accoste ce rivage apaisé.

Un jour, dans une petite assemblée d'où une conversation pouvait s'égarer vers d'autres oreilles, elle vint s'asseoir à ses côtés. Elle confia un profond désir à son égard. Il fut surpris. Il ne s'était jamais trouvé attirant. On ne se retournait pas à son passage. Elle, avait la grâce d'une femme illuminant ce qui l'environnait ; elle brillait par son éloquence, son humour et une distinction vestimentaire d'une folle élégance. Il devint en un instant l'objet éclairé par sa flamme.

Cela lui plut.

Au détour d'un couloir, ils s'étreignirent sans se concerter, comme deux fugitifs.

Ils se revirent avec la certitude que leurs corps dialogueraient ensemble. Ce à quoi ils ne s'attendaient pas, fut cet emboîtement quasiment parfait.

Les bras, les bouches, le creux des épaules, les cuisses, les mains, le ventre, tout s'accordait, qu'ils fussent nus ou habillés. Ils aimaient avant tout s'enlacer de longues minutes en silence. La courbe de ses hanches, ses seins menus, un grain de beauté qu'il effleurait de son doigt, la petite tâche au dessus de ses reins comme une carte de plaisirs discrets, ses yeux sombres reflétant des mystères, son rire franc, ses murmures, tout en elle l'enchantait.

Pour elle, sentir le poids de son corps un peu lourd, l'odeur de sa peau, de ses aisselles, les mains tour à tour fermes et douces autour de ses fesses, son regard tendre ou complice, et la jouissance en elle, pour elle, avec elle, rien ne lui échappait, comme pour savourer sans pudeur tous les excès de leurs étreintes.

Cette équation était pour l'homme les prémices d'une ferveur qu'il voulut refréner. Leur aventure n'avait aucun avenir. Jouir du présent. Penser l'instant. N'en savourer que ses délices, que les bons parfums.

Pour elle, c'était une adorable escapade qui s'avéra complexe à gérer. Par respect, par fidélité rompue, par attrait d'un plaisir immédiat, elle se trouva au carrefour de sentiments qui la firent tanguer.

Un manteau havane saupoudra les premières feuilles des platanes.

L'homme répartit à la capitale. Elle resta. Solide et souriante, ne murmurant à son amant davantage qu'un mot assez tendre pour le faire languir, assez vague pour s'en détacher.

Il revoyait ses yeux le fixant lui seul après l'amour, loin de ses œillades sensuelles qui paraissaient inviter d'autres au désir.

Au téléphone, un esprit libre irriguait leurs discussions laissant place à toutes les confidences qu'un pacte mutuel de silence protégeait.

D'amant, l'homme sentit son statut dériver vers celui de confident. La femme avait ce luxe d'être disponible la semaine mais, chaque week-end, pas accessible. Ce sevrage forcé causait à l'homme de la mélancolie. Chaque lundi, un autre horizon pouvait se dessiner, à ses dépens, sans son accord, en parfaite impuissance. La femme, non sans mal, astuces et mensonges, jouissait d'un amant et d'un compagnon.

Il imposa son propre sevrage.

Une seule fois, elle lui avait murmuré "mon amour". Cet écart avait sonner le glas de tous débordements. Prudence des sentiments autant que celle des rendez-vous

Ils s'expliquèrent après ces quelques jours d'éloignement.

Il était donc son "*jardin secret*".

Elle l'avait entraîné dans son sillage. Près des côtes, au début, là où les pieds frôlent encore le sable. Loin ensuite, où les abysses pouvaient l'engloutir. Il devait apprendre à nager pour savourer le soleil, la chaleur, étendu sur l'onde. Plonger, s'ébrouer. Ne plus jamais sombrer. Entre deux mondes.

Les semaines passèrent.

Les platanes avaient l'accent des os qui s'entrechoquent.

Ils ne protégeaient plus les promeneurs mais leur sève intacte dégageait de nouveaux parfums.

La femme et l'homme se retrouvèrent. Sans l'insouciance des débuts, la ferveur de corps que l'on connaît les invita à d'autres plaisirs. Ils s'aimaient. Il le lui dit.

Elle connaissait ses sentiments.

Il imaginait toujours les siens.

Ils filtraient un amour par de doux baisers longuement échangés jusqu'à que le désir, renouvelé, éclipse d'intenables promesses.

Puis, il partit de nouveau.

Elle aussi, loin.

La veille de son départ, elle lui parla d'un ancien amant, un autre, dont elle gardait un souvenir prégnant. Tourmentée par tant d'aspirants, elle semblait une élégante bousculée dans son fragile équilibre.

L'homme écoutait sans rien dire, ne sachant si ces propos étaient le signe d'une profonde confiance, d'un manque de tact ou d'un détachement. Elle maniait si bien la langue qu'elle savait qu'en forteresse, elle érigeait le Verbe pour se prémunir de toute attaque, se protéger de toute faiblesse apparente. Ses mots semblèrent d'une fatale désinvolture. Peut-être charriaient-ils autre chose ? Il ne l'avait jamais su.

Il la laissa partir sans argumenter. Elle avait besoin de repos, peu importe au bras de qui, se dit-il. Ses peines étaient réelles. Ayant abattu son jeu, il se sentait libre d'aimer, de souffrir, de rester ou pas. Sa sincérité qui n'avait aucune entrave contrastait avec cette "liberté" qu'elle s'octroyait dans les compromis. L'homme pouvait garder tout ce qui venait d'elle : le moindre message, un mouchoir parfumé jusqu'au papier de soie entourant un présent. Pour elle, chaque image, chaque mot était un indice à effacer.

Cette femme, riche de voyages, irriguée de passions contraires, si touchantes qu'elle en devenait aussi adorable qu'insaisissable,

aussi belle que fuyante, avait construit un nid dans lequel il avait posé ses ailes une saison.

*

L'homme, pour survivre, travaillait comme gardien de nuit sur un plateau de cinéma, scénariste d'une histoire qu'il savait belle et vaine, tapi dans une ombre surexposée.

Il réalisa que la femme, dans l'intimité, n'avait jamais prononcé son prénom. Seulement des : "jeune homme" ou "toi" affectueux, comme s'il était unique ou invisible, incarnant n'importe quel homme ou plusieurs.

Cette idée lui plut.

L'écriture à ses côtés, à ce moment, aussi incertaine fut-elle, était son bien le plus précieux.

Il regarda les projecteurs éteints, les caméras à l'arrêt et alluma une cigarette. Petite lueur incandescente qui le réchauffait sans faille depuis l'adolescence.